

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e
Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements :
5 francs par an

SOMMAIRE

La Haute-Silésie à la Pologne.

Extrait du journal d'un Précepteur de Posen. —
H. SIENKIEWICZ.

Mariette et les Gnomes. — M. KONOPNICKA.

Notre Action. — Si nous songions aux écoliers de Varsovie. — Nos envois de livres en Pologne. — Conférences. — L'œuvre des timbres. — En Pologne.

La Haute-Silésie à la Pologne

En dépit des tentatives des Allemands pour susciter des échauffourées qui leur eussent permis de pêcher en eau trouble, le plébiscite s'est opéré en Haute-Silésie, avec un calme qui fait honneur au Général Le Rond et à ses soldats, chargés de le surveiller.

Les résultats en sont maintenant connus. L'Allemagne a obtenu la majorité des voix. Est-ce à dire que l'Allemagne l'a emporté? Que non pas. Regardez la carte, et vous constaterez que ses conquêtes se bornent à quelques villes et aux districts agricoles de l'ouest. Des fermes, des moulins : maigres consolations. Elle a perdu cela seul qui lui importait, cela seul qui avait de l'importance : les mines et les usines, le district industriel. La population ouvrière s'est donnée, d'un élan, à la Pologne.

Il n'y a plus, semble-t-il, qu'à appliquer le Traité de Versailles, et à partager le territoire en tenant compte des vœux des communes. Mais les Allemands ne l'entendent plus ainsi. Puisqu'ils ont la majorité des voix prises dans leur total, ils exigent pour eux toute la Haute-Silésie.

Sachons interpréter les chiffres; ils procurent des illusions, et cachent la vérité.

Sur le million d'hommes qui ont pris part au vote, des centaines de mille avaient été recrutés par l'Allemagne, payés pour venir en Haute-Silésie, amenés dans des trains spéciaux. La plupart n'étaient pas plus Silésiens que ne sont Arabes les Français qui passent en Algérie quelques années comme fonctionnaires. Quant aux Polonais épars dans le Reich, qui avaient voulu eux aussi prendre part au vote, ils s'étaient vus en butte

aux pires vexations : beaucoup avaient été arbitrairement emprisonnés, quelques-uns assommés. Si les Alliés avaient décidé que le vote des émigrés aurait lieu à part du vote de la population, les résultats eussent été différents.

Considérons aussi l'état de la Haute-Silésie. Sept majorats allemands se partagent à peu près toutes les terres de la province. Véritables féodaux, leurs possesseurs dominent entièrement leurs serfs, qui ne peuvent même pas se marier sans avoir obtenu leur autorisation. On ne saurait attendre de ces paysans terrorisés un vote libre. Dans les villes, la haute industrie dépend des financiers allemands; allemands sont les capitaux, les directeurs, les techniciens. La main-d'œuvre seule est polonaise. Il était trop facile d'exercer des pressions sur les ouvriers, de les menacer du renvoi et de la famine, s'ils votaient pour la Pologne. Ils l'ont fait pourtant. Et la victoire de la Pologne dans le district usinier prouve l'intensité du patriotisme des masses. Si le plébiscite avait eu lieu il y a un an, avant que les manœuvres allemandes aient pu désorganiser la conscience du pays, c'est à la Pologne que revenait tout entière la Haute-Silésie.

Dans la note aux puissances alliées, les Allemands la prétendent indispensable à la vie économique de l'Allemagne. La Pologne disent-ils, n'en a pas besoin.

Pourquoi donc, avant la guerre, le charbon silésien ne trouvait-il plus de débouchés en Allemagne, et se vendait-il de plus en plus en Pologne? Sa consommation dans le Reich était tombée de 72 à 37 0/0. Pourquoi le gouvernement allemand favoriserait-il la Westphalie aux

dépens de la Haute-Silésie? Elle ne lui apparaissait donc pas, alors, si nécessaire?

« L'industrie haut-silésiennne, ajoutent les bons apôtres, ne peut se passer de l'Allemagne, tandis qu'elle se passe de la Pologne ». Ils n'en jugeaient pas ainsi, pendant la guerre, quand ils espéraient conquérir toute la Pologne. Pour colorer cette annexion d'un semblant de justice, ils s'efforçaient alors à démontrer que la Haute-Silésie devait, pour vivre, être complétée par les provinces polonaises, qui sont ses débouchés naturels et qui lui fournissent le fer. En fait, 40 0/0 du fer traité par la Haute-Silésie provenait de la Pologne; en 1913, 9 0/0 seulement était fourni par l'Allemagne. Notez bien que ces chiffres, et d'autres analogues, que nous pourrions donner, sont pris aux sources allemandes!

Non, ces raisons n'ont pas de valeur. La vraie, doit être cherchée dans les documents secrets de l'Allemagne: « Nous ne pourrions recommencer la guerre sans les établissements métallurgiques de la Haute-Silésie ». Et nous trahirions nos amis, pour conserver à l'Allemagne son arsenal!

Un dernier argument, ou plutôt un chantage, — l'Allemagne refusant de réparer les dommages de guerre si elle n'a pas la Haute-Silésie — fait quelque impression sur la délégation anglaise.

Un appel angoissé à la conscience du monde et à la France s'élève à la Diète de Pologne: « Jusqu'à pré-

sent, dit le député Wierzbicki, la France a eu foi en nous, par instinct, par tradition, par un certain essor d'esprit familier aux deux nations; c'est pourquoi nous sommes persuadés que la France ne donnera pas la Haute-Silésie à l'Allemagne contre les indemnités de guerre, qu'elle ne nous vendra pas. »

Non, la France ne vendra pas la Pologne. Son bon sens aurait suffi à éventer le piège grossier que lui tend l'Allemagne. Mais plus encore que la voix de ses intérêts, elle écoute la voix de la justice. La Pologne, depuis qu'on l'a reconstituée, a été traitée trop légèrement ou trop durement. Pour vivre auprès de son terrible voisin, l'Allemand, elle doit être forte. Lui enlever la Haute-Silésie, ce serait décider sa ruine, ce serait assurer le relèvement militaire de la Germanie. Ce serait fouler aux pieds le droit au nom duquel on l'a fait revivre.

Les Allemands ont oublié que leurs atlas, avant la guerre, présentaient la Haute-Silésie avec une teinte spéciale, qui la désignait comme polonaise; ils ont oublié que leurs statistiques d'alors accusaient une indiscutable majorité polonaise; ils ont oublié qu'ils tentaient de germaniser la province avec les odieux procédés dont ils usaient en Alsace-Lorraine. Ce manque de mémoire, ou plutôt cette prodigieuse effronterie, leur permet de réclamer toute la Haute-Silésie pour eux. Eh bien, nous, au nom de nos soldats morts et victorieux, nous demandons: **Toute la Haute-Silésie pour la Pologne!**

Extrait du Journal d'un Précepteur de Posen

Par Henri SIENKIEWICZ (Suite et fin)

Il apporta cette sentence le soir. Comme il faisait sombre dans la maison, je ne pus lui voir la figure. Il alla contre la fenêtre, regarda vaguement les flocons de neige voltiger dans l'air.

Pauvre petit! comme il devait souffrir! Je n'osais lui parler. Il resta ainsi un bon quart d'heure. Je me mis à achever les malles et, voyant qu'il ne bougeait pas, je lui dis:

— Que faites-vous là, Mihás?

— C'est vrai, répondit-il d'une voix tremblante, maman et Lola sont dans la chambre verte, devant le feu, et pensent à moi.

— Probablement! Mais pourquoi votre voix tremble-t-elle ainsi? Etes-vous malade?

— Non, mais j'ai très grand froid.

Je le déshabillai et le couchai immédiatement. J'étais tout attendri à la vue de ses genoux si faibles et de ses membres si amaigris. Je lui fis boire du thé bouillant, et je le couvris très chaudement.

— Avez-vous plus chaud, maintenant?

— Oh! oui, mais ma tête me fait un peu mal.

Cependant, il s'endormit bientôt. J'achevais les

malles, et, comme je me sentais fatigué, je me couchai tout de suite.

A trois heures du matin, je fus éveillé par la lumière de la lampe et par le murmure bien connu. J'ouvris les yeux, et mon cœur, saisi d'inquiétude, battit très fort.

A la table de travail, Mihás était assis; il n'avait que sa chemise de nuit. Ses joues brûlaient; ses yeux étaient fermés comme pour mieux lire dans sa mémoire; sa tête était un peu renversée en arrière. Il répétait d'une voix monotone et affaiblie:

— Subjonctif: *amem, ames, amet, amemus, ametis.*

— Mihás!

— Subjonctif: *amem, ames...*

Je le secouai par les épaules.

Il sembla s'éveiller, me regarda avec étonnement, comme s'il ne me reconnaissait pas.

— Mais qu'est-ce que vous faites, mon enfant?

— Pan, dit-il en souriant, je répète tout, depuis le commencement; demain, j'aurai une note parfaite.

Je le pris dans mes bras et je le portai dans son lit. Son corps brûlait comme du feu.

Heureusement que le docteur habitait la même maison que nous. Je le fis appeler en toute hâte. Il n'eut pas longtemps à réfléchir. Il examina l'enfant, passa la main sur son front et dit :

— C'est une fièvre cérébrale !

— Ah ! sûrement, sa pauvre tête devait finir par succomber.

Sa faiblesse prit des proportions alarmantes. J'envoyai une dépêche à Pani-Marya, qui arriva dès le lendemain. Pâle et tremblante, elle me saisit les mains, et mit toute son âme dans ses yeux en me demandant anxieusement :

— Vit-il encore ?

— Oui, il vit ; le docteur dit qu'il va mieux.

Elle se précipita dans la chambre.

J'avais menti. Mihas vivait encore, mais il n'allait pas mieux.

Il ne reconnut même pas sa mère quand elle lui prit la main.

Mais quand je lui eus mis de la glace nouvelle sur la tête, il commença à fixer cette ombre penché sur lui. Son esprit fit un visible effort pour lutter contre la fièvre et le délire. Il essaya de sourire et ses lèvres murmurèrent :

— Maman !

Elle saisit ses deux mains et resta là des heures et des heures, sans quitter sa toilette de voyage. Je dus lui faire remarquer qu'elle avait gardé son chapeau.

— C'est vrai, dit-elle, je l'avais oublié.

Quand elle découvrit ses magnifiques cheveux d'or, japerçus, près des tempes, quelques cheveux blancs. Peut-être n'existaient-ils pas deux jours auparavant ?

Elle changea elle-même les compresses de glace, donna les remèdes. Le petit malade suivait tous ses mouvements, mais il ne la reconnaissait pas. Le soir, la fièvre augmenta. Il déclama la ballade sur Jolkyeski et Nyemtsevich et conjugua des verbes latins.

Je fus, plusieurs fois, obligé de quitter la chambre, tant cela me faisait mal de l'entendre. Alors qu'il se portait bien, il avait appris à servir la messe pour en faire la surprise à sa mère, et des frissons me secouaient quand j'entendais cet enfant réciter, avant sa mort, d'une voix affaiblie et monotone : « *Deus meus, quare me repulisti, et quare tristis incedo, dum affligit me inimicus ?* (Mon Dieu, pourquoi m'as-tu rejeté, et pourquoi suis-je dans la peine pendant que mes ennemis m'affligent ?) »

Je ne puis dire quelle pénible impression me produisaient ces paroles.

C'était le soir de Noël ; de la rue, montaient le

tumulte de la foule et les tintements des clochettes des traîneaux. Quand il fit complètement noir, on pouvait voir en face, à travers les vitres de la fenêtre, des enfants qui entouraient un brillant arbre de Noël rempli de jouets et de lumières, et qui riaient de bonheur, tandis que notre petit malade répétait toujours tristement : *Deus meus, Deus meus, quare me repulisti !*

C'était la nuit de Noël, et nous pensions à la mort.

Il nous sembla cependant que l'enfant ne délirait plus, car il commençait à appeler Lola et sa mère. Mais c'était dans un cauchemar. Son esprit n'était plus là, et maintenant, il ne nous distinguait plus. Il était devenu insensible.

Il ne voyait même pas sa mère qui, sur l'oreiller, appuyait sa tête tout près de la sienne. Il devint indifférent à tout et ne nous regardait plus. Chaque souffle qui s'échappait de sa poitrine l'emportait loin de ce monde. Sa main, qui retombait sur sa couverture, était inerte et pesante. Son nez s'aminçait et sa figure finit par prendre une expression grave. Sa respiration devint très active. Encore un moment et un dernier soupir l'emporterait.

A minuit, nous crûmes qu'il mourait. Le docteur plaça un miroir devant sa bouche, il respirait encore.

Une heure après, la fièvre tomba subitement ; nous pensâmes qu'il était sauvé. Le docteur lui-même reprit un peu d'espoir. La pauvre Pani-Marya s'évanouit.

Pendant l'espace de deux heures, le mieux s'accrut. C'était la quatrième nuit que je passais à son chevet ; or, une toux terrible me terrassait. J'allai dans l'antichambre m'allonger sur un sofa et je m'endormis immédiatement.

La voix de Pani-Marya me réveilla ; je crus qu'elle m'appelait, mais j'entendis distinctement :

— Mihas ! Mihas !

Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, car, à son accent d'indicible frayeur, je compris que tout était fini. Je me précipitai vers la chambre. Elle était penchée sur le lit, un bougeoir à la main. Quand elle me vit, elle me dit, les lèvres contractées par le désespoir :

— Mihas est mort !

Je courus à l'enfant. C'était bien vrai. La tête renversée sur ses oreillers, la bouche ouverte, ses yeux fixés au loin, et la rigidité de tous ses membres ne laissaient plus aucun doute...

Mihas était mort !

Je ramenai le drap sur son petit corps émacié ; je fermai ses yeux, et je dus m'occuper de la pauvre mère qui avait perdu connaissance.

Le premier jour des vacances fut employé à préparer les funérailles. Ce fut terrible pour moi, car

Pani-Marya ne voulait pas quitter le corps et perdait à chaque instant connaissance. Elle s'évanouit lorsqu'on vint prendre les dimensions du cercueil, et perdit encore une fois ses sens quand on commença à habiller le petit mort. Elle voulait disposer elle-même, dans le cercueil, les coussins de satin, répétant, comme dans une fièvre, que l'enfant aurait la tête trop basse.

Et Mihas était allongé sur son lit, dans son uniforme neuf, avec ses gants blancs.

Nous le plaçâmes enfin dans le cercueil, puis sur le catafalque, qui fut entouré de cierges allumés. La chambre où le pauvre enfant avait conjugué tant de verbes et appris tant de leçons était transformée en chapelle ardente.

Jamais, depuis que Mihas avait reçu ses dernières bonnes notes, je ne lui avais vu cet air de contentement. Son délicat profil souriait, comme si, enfin, il se sentait vraiment heureux et reposé.

Les reflets des cierges donnaient à ce sourire une apparence de vie dans un calme sommeil.

Peu à peu, ses camarades de collège qui n'étaient pas encore partis en vacances, commencèrent à arriver. Ils paraissaient tous très impressionnés à la vue du catafalque et du cercueil. Peut-être aussi, l'air de dignité qu'avait leur petit camarade mort les frappait-il profondément ?

Il n'y a pas longtemps, il était encore à l'école

parmi eux, ployant comme eux sous le poids du sac de cuir rempli de livres allemands ; il recevait de mauvaises notes, et il était grondé devant tous. Mais maintenant, il était couché là, élevé par la mort bien au-dessus d'eux, magnifié, le front serein, entouré de lumières. Tous s'approchèrent avec respect, et aussi avec un peu de crainte. Même Ovitski, bien que le premier de la classe, leur semblait bien peu de chose maintenant auprès du petit mort.

Ils se poussèrent les coudes en murmurant que, maintenant, il devait être heureux, et que, même si M. l'Inspecteur fût venu, Mihas ne serait plus effrayé et continuerait à sourire tranquillement.

« Il peut faire maintenant tout ce qu'il veut, disaient-ils, même parler avec les anges. »

Ils s'agenouillèrent autour du catafalque et demandèrent à Dieu l'éternel repos pour Mihas.

Le lendemain, le cercueil fut fermé et transporté au cimetière, où bientôt les pelletées de terre, mélangées de neige, le recouvrirent pour toujours.

Aujourd'hui que j'écris ceci, il y a déjà une année de passée, mais je ne t'oublie pas un instant, et ma pensée est avec toi, mon cher Mihas. Je ne sais où tu es et si tu peux m'entendre ; je sais seulement que ton vieux maître tousse de plus en plus, que le monde lui semble plus vide, qu'il se trouve de plus en plus seul, et qu'il ne désire plus qu'une chose, c'est d'aller te rejoindre dans l'éternité.

MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

Justement, le paysan passait près de lui. Il regarda de côté, et vit se dresser sur la pomme de pin une chose si gonflée qu'elle en était toute ronde. Il crut que c'était une vesce-de-loup, et, la poussant du pied, passa outre. Bien que le sabot du bûcheron ne l'eût qu'effleuré, le docte Baliverne tomba à la renverse dans un petit creux, avec la pomme de pin.

Ce fut une vraie chance que l'encrier eût été bien bouché et bien solide. S'étant arrêté dans le creux, le savant chroniqueur s'assit. Il tâta ses côtes meurtries, et, les trouvant intactes, grimaça et cracha :

— Psch! Quel accident! Le grossier manant! Et j'aurais voulu entrer en conversation avec un être aussi vulgaire! J'aurais bien fait, ma foi! Il faut que je m'y prenne autrement.

Il se mit à frotter son long nez et à réfléchir. Tout à coup, il dit, en se frappant le front :

— Comment puis-je savoir si le printemps est venu ou non, puisque je n'ai pas mesuré son chemin sur le monde?

Et il commença tout de suite à chercher de quoi fabri-

quer un globe terrestre pour y mesurer le parcours du printemps.

En se retournant, il vit un hérisson qui allait par le sentier. Le hérisson dressa ses piquants et avança son museau qui tenait une pomme. Baliverne, fort content, salua poliment le hérisson, et le pria de lui donner cette pomme. Le hérisson prit peur à voir ce petit homme. Sa conscience n'était pas nette ; il avait justement volé cette pomme, la nuit, à une ménagère du village, et il la portait dans son trou. Aussi s'enfuit-il au plus vite, et, se mettant en boule, il roula à bas du monticule.

— Arrête! Arrête! Attends! criait derrière lui Baliverne. Je veux seulement mesurer le chemin du printemps sur cette pomme; je te la rendrai tout de suite.

Mais le hérisson avait disparu dans la brume épaisse.

— Quelle stupide bête! se dit Baliverne. Il s'est enfui avec un si beau globe! Qu'est-ce que je vais faire à présent? Oh! il faut que je m'en procure un autre.

Il se mit à marcher, en sautant par-dessus les cailloux et les fossés.

Il trouva bientôt un peu de chaux, et il en fit une

boule. Il la porta avec beaucoup de peine sur une colline, et, avec une aiguille tombée d'un sapin, il commença à y dessiner les terres, les mers, les montagnes et les fleuves, jusqu'à ce qu'il eût figuré toute la terre. Mettant alors ses grosses lunettes, il y chercha le chemin du printemps.

Déjà, de la colline, la brume était tombée dans la vallée, au-dessus de laquelle elle tournoya un moment, comme un blanc-linon. Puis, elle couvrit les masses de la forêt d'un voile bleu léger, et elle se dispersa dans les gorges. Les prairies, les champs, les bosquets et les chênaies apparurent nettement dans la lumière dorée du soleil.

Alors, du sud de la colline, surgit une belle jeune fille qui bénissait la terre de ses mains étendues. Elle allait nu-pieds, et sur ses pas rayonnaient des marguerites et des pensées. Elle marchait sans bruit, et autour d'elle, l'air résonnait de chants d'oiseaux et de battements d'ailes. Son visage était brun comme la terre fraîchement labourée; partout où elle passait se réveillaient les couleurs et les arcs-en-ciel. Elle tenait les yeux baissés et de ses cils s'échappaient des rayons d'azur.

C'était la Fée du printemps.

Elle passa si près de Baliverne qu'il fut effleuré par un pan de sa robe de toile, agité par la tiède haleine du vent. Autour de lui se répandirent les parfums des violettes tressées dans les cheveux clairs de la Fée. Mais le docte chroniqueur était si bien plongé dans ses calculs pour savoir quand et par quel chemin le printemps devait venir dans le monde, qu'il ne la vit pas du tout. Il huma seulement le frais et suave parfum des violettes, et, courbé sur son gros livre, il écrivit avec soin la conclusion de ses calculs.

Voici quelle était cette conclusion :

Le printemps ne viendra jamais en ces lieux; il a perdu son chemin, il est resté outre-mer, et ne pourra pas revenir.

Les observations étaient les suivantes : les rossignols et les alouettes ne chanteront plus, ils sont enrôlés; le croassement des corbeaux sera l'unique chant du monde; toutes les graines des fleurs ont été jetées par le vent dans des précipices sans fond; ni les roses, ni les lys, ni les pommiers des champs ne fleuriront plus.

De ses calculs résultait aussi que l'aurore s'était éteinte, que le soleil était devenu tout noir, que le jour se changerait en nuit, et que les champs, au lieu de se couvrir d'herbes et d'épis, seraient ensevelis sous une neige éternelle.

Il écrivait ces mots en s'enveloppant de la fumée de sa grande pipe, gonflé de l'orgueil d'être un tel savant et un tel prophète, lorsque s'approchèrent de la colline trois énormes frelons, noirs, dorés et velus. Ils se poursuivirent dans l'air bleu, et choisirent pour cible la tête chauve et luisante de Baliverne. Ils l'avaient déjà encerclée une fois, deux fois, trois fois, en bourdonnant d'une grosse voix, mais le savant, tout occupé de son livre, ne s'en était pas encore aperçu.

Comme il mettait le point final à sa prophétie, pan! quelque chose le frappe à la tête. Pan! une seconde fois! Pan! une troisième fois! une quatrième fois... une dixième...

Baliverne cria bien fort, s'imaginant que la terre s'écroulait. Il laissa sa pipe s'échapper de sa bouche, jeta sa plume et sauta de côté, en renversant son énorme encrier sur le précieux livre.

Des ruisseaux noirs dévalèrent sur les pages fraîchement écrites. Baliverne en fut cloué à terre.

Perdus, ses prophéties! Perdus, ses calculs!

Tout le livre était inondé d'un fleuve d'encre!

Que faire à présent? Avec quoi retourner chez le roi?

Il avait si bien mené ses déductions, avec tant d'ingéniosité, et voilà que tout était anéanti!

Il se tordit les mains, le déplorable chroniqueur, car, dans sa subite épouvante, toute sa sagesse l'avait abandonné.

A présent, il ne savait vraiment plus si le printemps était venu ou non...

Il resta ainsi jusqu'à midi; il resta ainsi jusqu'au soir.

Au crépuscule brillèrent les premières étoiles; le parfum des fleurs s'exhalait des champs et des prairies. La belle jeune fille était parvenue à la lisière du bois, et, sous son pied nu, fleurissait le premier muguet.

L'EXPEDITION DE TERRE-A-TERRE

Cependant, les provisions de la Grotte de Cristal s'étaient si bien épuisées, que chaque gnome ne recevait plus guère chaque jour que trois pois. Il en résultait de fréquentes disputes et même des batailles, comme il arrive toujours, quand on souffre de la faim et du froid.

Il ne se passait pas un jour sans querelles, dans la grotte.

C'était Bête-à-Bon-Dieu qui prenait Tison à partie, ou bien c'était Pierrot et Chevreau, Fêtu et Vesce-de-Loup, ou tous à la fois, jusqu'à ce que les gardiens de la Grotte, Etoupe et Loupe, eussent mis toute la compagnie au violon.

Le plus tapageur était Terre-à-Terre. Il était toujours à se lamenter sur la rigueur des temps. Il mangeait comme quatre et se plaignait toujours d'avoir faim.

Le roi Brillot aimait Terre-à-Terre. Il le tenait dans ses bonnes grâces et considérait d'un œil pitoyable ce perpétuel affamé.

Terre-à-Terre, de son côté, chérissait le roi. Souvent, il s'asseyait à ses pieds royaux; les réchauffait de son haleine ou jouait sur sa flûte des chansons dont la Grotte de Cristal paraissait réchauffée.

Mais quand il s'agissait de nourriture, Terre-à-Terre oubliait tout, ne voyant plus que le pain, et ne permettant à personne de s'approcher avant lui de l'écuelle et de la cuiller. Si quelqu'un s'y opposait, il se mettait dans une colère terrible, et il était capable de tenir tête à tous.

Un jour, il se fit un grand branle-bas. Terre-à-Terre s'était jeté sur le maître d'hôtel, parce que celui-ci ne voulait lui donner, comme aux autres, que trois baricots pour la journée.

Terre-à-Terre ne trouva pas suffisant de le rosser, il alla se plaindre au roi de ce que l'on voulait lui faire tort. Le Roi le renvoya en disant que la loi est égale pour tous. Terre-à-Terre ne s'en rebella que davantage.

— S'il en est ainsi, dit-il, s'il n'y a pas de justice pour moi, je m'en vais sur la terre. Chez la première paysanne venue, je trouverai une nourriture meilleure qu'à la table royale!

Les autres gnomes de rire :

— Va, va, perpétuel affamé! Cela fera une bouche de moins, en ces temps difficiles.

Es croyaient que c'étaient là des plaisanteries.

Alors Terre-à-Terre :

-- Sachez que j'irai!

Les autres de s'esclaffer :

-- Rapporte-nous des nouvelles du printemps, puisque tu es si brave!

Et Terre-à-Terre :

-- Soyez sûrs que j'en rapporterai.

Il agrafa son manteau, mit sa flûte dans sa poitrine, salua le Roi, bourra sa pipe et se dirigea vers la sortie.

Le crépuscule tombait, lorsque Terre-à-Terre sortit de la grotte. Il s'arrêta, respira largement, et commença à regarder de toutes parts. A gauche, la contrée était déserte et sauvage.

Là, c'était une forêt sombre; sur les pins, les corbeaux croassaient; la neige tachait de blanc les vallons; les aiguilles de sapin, humides, couvraient la terre d'une couche brune, et du mur noirâtre de la forêt frémissante sortait une haleine mouillée, pénétrante et forte.

Brr! l'hiver! marmotta Terre-à-Terre, et il regarda de l'autre côté.

A droite, s'étendait le long de la rivière, une vallée riante dans laquelle s'élançaient en bouillonnant les torrents de la montagne. Des touffes d'herbes jaillissaient de terre vers la lumière. Au-dessus de la vallée s'éteignait le crépuscule.

Terre-à-Terre se frappa le front de la main et s'écria :

-- Mais c'est le printemps!

Tout à coup survint de la forêt un vent glacé. Terre-à-Terre resta perplexe.

-- Allez savoir si c'est l'hiver ou le printemps! A gauche, c'est comme ci; à droite, c'est comme ça. Le Roi Salomon lui-même ne saurait s'y reconnaître.

Un battement d'ailes passa dans l'air.

-- Oh! oh! pensa Terre-à-Terre. A présent, je vais savoir de quoi il retourne. C'est un corbeau ou un pigeon. Un corbeau, c'est l'hiver; un pigeon, c'est le printemps.

A peine avait-il pensé cela qu'il vit tomber devant lui une chauve-souris.

-- Soyez donc malin! marmotta-t-il, en hochant la tête.

(A suivre).



Nous signalons à nos lecteurs qu'ils peuvent trouver des **LIVRES POLONAIS** à bon compte en s'adressant à la **LIBRAIRIE HENRI D'ARTHEZ**, 3, place de la Sorbonne, Paris.



NOTRE ACTION

SI NOUS SONGIONS AUX ECOIERS DE VARSOVIE?

Les jolis jouets, confectionnés par les écoliers de Varsovie pour leurs camarades français, ont été distribués aux élèves des Lycées parisiens. Nous avons rendu compte de la fête donnée à ce propos par les « Amis de la Pologne » au lycée Louis-le-Grand.

Et maintenant, est-ce que nous allons oublier ces généreux enfants? Non, bien sûr. Nous avons accepté leurs cadeaux, il s'agit de leur témoigner notre reconnaissance. Les « Amis de la Pologne » vont envoyer, dans le courant du mois de mai, à leur correspondant varsovien, le Comte Stanislas du Meriez, des caisses contenant des *livres de prix* et des *joujoux*, qui seront répartis entre les écoles de Varsovie. Pour remplir ces caisses, nous faisons appel aux élèves des établissements scolaires de France. Choisissez parmi vos jouets, parmi vos livres, les plus amusants, les plus beaux, ceux que vous choisiriez pour votre meilleur ami; attachez-y une carte qui portera votre nom, votre adresse, et un mot gentil, pour le jeune Polonais ou la petite Polonaise qui les recevra; et adressez-les à la Secrétaire-générale des « Amis de la Pologne », Mme Bailly, 7, rue de Poitiers, Paris-7^e. Et pensez au plaisir que vous causerez à Varsovie; pensez que votre patrie, à cause de vous, sera encore plus aimée.

NOS ENVOIS DE LIVRES EN POLOGNE

Depuis le 1^{er} avril, nous avons reçu :

De M. Robert RÉGNIER, de Gyé-sur-Aube : le Cours de Composition française de Grigaut et l'Histoire de France d'E. Lavisse;

De Mme POPOWSKA : une collection des Annales;

De Mme ROSA BAILLY : 10 numéros de la Nouvelle Revue Française;

De Mlle CHABREDIER et ses élèves : une collection d'images d'Epinal, des journaux amusants, des romans de la Bonne Presse, etc., en tout 22 ouvrages;

De Mlle Madeleine STROWSKA, 28 grammaires et cours de langue française, 4 ouvrages de morceaux choisis;

De M. TASCHEDE, l'imprimeur de notre Bulletin : 88 brochures, sur la médecine, l'aéronautique, etc.;

De divers ANONYMES : un Traité de pathologie externe, 20 ouvrages pour enfants, 5 divers;

Du docteur BORBIEY, de la Régide-de-Mazene : 17 ouvrages classiques;

M. René GILLOUIN a eu la gracieuse pensée de nous offrir son dernier volume, paru chez Grasset : Une Nouvelle Philosophie de l'Histoire Moderne et Française, avec cette dédicace : « A la Pologne amie. » Nous ferons en sorte que cette œuvre de grande valeur, qui fait honneur à la pensée française, soit signalée et commentée dans les revues littéraires polonaises.

A Toulouse, M. KOZLOWSKI, aussi actif qu'un Comité, a recueilli environ 200 ouvrages, avec l'aide de M. CUGILLIÈRE.

Déjà nous sont parvenus une belle collection reliée de Lectures pour Tous (don du colonel de VALLERIS), le Théâtre de Racine, des œuvres de Châteaubriand, Anatole France, des études de Cherbuliez, Janet, Saint-René-Taillandier, etc., etc.

M. SÉAILLOR a bien voulu nous faire le plaisir de venir à

nos bureaux ; il nous a remis 4 exemplaires de son bel ouvrage sur l'Intervention américaine et 3 numéros du Monde Nouveau.

Le Comité de Rennes nous a expédié, par Mlle DE KRZYZANOWSKA, deux caisses, dont la première seule contenait 133 grammaires (cours de Brachel-Dussouchet), et 36 exemplaires des morceaux choisis de Marceux.

Une caisse nous est venue de Dinan, offerte par M. du BOUTQUET. De Saint-Jean-d'Angély, cinq autres, offertes par la LIGUE PATRIOTIQUE DES FRANÇAISES et sa présidente, Mme RAMBAUX, contenant 12 volumes reliés des Annales, des collections de la Revue pour Tous, de la Revue Hebdomadaire, des ouvrages divers, tous en très bon état.

Merci à tous et à toutes, bien sincèrement.

CONFÉRENCES

Sur la Haute-Silésie

L'Union Française a organisé, le 6 avril, à la Société de Géographie, une manifestation en faveur du retour de la Haute-Silésie à la Pologne.

Sur l'estrade, le général Mangin, le comte Adam Zamoyski, M. Paul Gauthier. Le conférencier était M. DUMONT-WILDEN, le très distingué écrivain. La présidence avait été assumée par M. Louis MARIN, député de Meurthe-et-Moselle, et président des « Amis de la Pologne ».

Ainsi deux voix, l'une belge, l'autre française, se sont élevées pour soutenir les droits de la Pologne. M. Dumont-Wilden écrivait, en 1913 : « La Victoire des vaincus », pour montrer le patriotisme alsacien triomphant des persécutions allemandes. Il a demandé à son auditoire quel serait le sort des Haut-Silésiens qui avaient voté pour la Pologne s'ils retombaient sous le joug prussien.

M. Dumont-Wilden avait réfuté, point par point, les arguments de l'Allemagne. Avec une éloquence cordiale, chaleureuse, pressante, atteignant naturellement tantôt à une savoureuse ironie, tantôt à une gravité émouvante, fort de sa conviction et de sa logique, notre président, M. Louis Marin, fit le procès du Traité de Versailles, ce Traité qu'il a été un des premiers à dénoncer, un des rares à combattre. On aurait pu, dit-il, faire la vie facile aux nations que l'on ressuscitait sur les ailes plongées dans les difficultés. Cette Pologne, qu'on reconstituait entre les masses énormes de la Russie et de l'Allemagne, il fallait la faire forte : on lui a oté le libre usage de Dantzig, son port naturel ; on a permis le plébiscite en Haute-Silésie. A quoi bon s'attarder à considérer les sophismes allemands, et un plébiscite outrageusement truqué ? Il faut regarder les statistiques allemandes d'avant-guerre, qui font de la Haute-Silésie une terre polonaise, et, au nom du droit, pour que le sacrifice de nos soldats ne soit pas vain, il faut restituer à la Pologne toute la Haute-Silésie.

Voilà parler ! C'était, je vous assure, un soulagement pour notre conscience que de voir le problème si nettement posé, et de l'entendre résoudre avec ce mâle courage, qui balaye arguties et pusillanimités.

La France parlait par la voix de son député, la vraie France, celle de la justice, notre France. M. Louis Marin nous a demandé de faire campagne pour une Haute-Silésie polonaise : nous la ferons, nous sommes Français !

A Lille

M. le D^r GUERMONPREZ continue ses conférences si utiles à la cause polonaise.

Comprenant la gravité exceptionnelle de la question silé-

sienne, il a commenté, le 21 mars, au Comité de la **Société Industrielle du Nord de la France**, le discours de M. Wierzbicki à la Diète polonaise, et les enquêtes de MM. Olszewski et Rakowski.

Il a exposé la question de Haute-Silésie au public lillois dans des conférences données le 29 mars et le 12 avril.

Toutes nos félicitations.

NOUS OFFRONS A NOS LECTEURS :

Le Problème de la Haute-Silésie, tel qu'il se pose en réalité, et les erreurs de Keynes ; discours prononcé à la séance de la Diète polonaise, le 28 janvier 1921, par le député Andrzej WIERZBICKI.

La Situation économique de la Haute-Silésie et la politique de l'état allemand, par le D^r E. ROMER, professeur à l'Université de Lwow.

La Pologne à la veille du plébiscite de la Haute-Silésie, par Jules LEBRETON, professeur à l'Institut catholique de Paris.

L'ŒUVRE DES TIMBRES

Nous avons pu remettre déjà à Mme ZAWADZINSKA, déléguée à Paris des Sociétés de Secours de Lwow, 6.000 timbres, qui nous ont été envoyés, soigneusement classés, par Sœur Marie de Sainte-Bertille et les Bénédictines du Saint-Sacrement de Caen.

D'autres paquets de timbres viennent de nous être offerts par :

Mlle CHABREDIER ;
M. Robert CHARRIÉ-TOMASZEWICZ ;
M. CHARTIER ;
M. LAFON.

Rappelons que ces timbres sont destinés à être vendus au profit des œuvres de bienfaisance de Lwow.

EN POLOGNE

Sur la nécessité de fonder un Foyer franco-polonais à Cracovie

L'Association des **AMIS DE LA FRANCE**, à Cracovie, compte, après quelques mois d'existence, plus de 500 membres, dont 70 fondateurs. Elle a donné une série de conférences, qui ont toujours réuni un grand nombre d'auditeurs désirant entendre la parole française ; d'autre part, il a été établi un **CABINET DE LECTURE**, qui permet aux membres de se tenir au courant de la vie intellectuelle en France ; le cabinet de lecture fonctionne régulièrement grâce à l'amabilité de nos dames patronnesses, qui, au nombre de six, ont pris à leur charge chacune un jour de la semaine. Le bureau s'occupe d'organiser des **COURS DE LANGUE FRANÇAISE** pour la troupe de la garnison. Il donne des renseignements aux jeunes gens et aux institutions qui désirent des indications précises, par exemple pour des achats de livres.

Les **Amis de la France** se sont mis en relation avec les institutions similaires à Paris. Ils adressent aux « Amis de la Pologne » leurs remerciements pour les envois de livres qui forment le premier noyau de notre bibliothèque. Nous espérons que l'**Alliance Française** qui nous a promis son appui par des envois de livres et de tableaux synoptiques, ne nous oubliera pas. La section de propagande de l'**Œuvre**

II y a TRENTE MILLIONS DE POLONAIS

française à l'étranger, dépendant du Ministère des Affaires Étrangères, nous a promis aussi des livres et des revues. Avec ces concours multiples, nous marcherons d'un pas alerte nous l'espérons, dans la voie que nous nous sommes tracée. Il ne nous suffit pas d'avoir un petit cabinet de lecture et un germe de bibliothèque, il nous faut dès à présent fonder, à Cracovie, avec tous les ressorts dont nous pouvons disposer, un véritable **FOYER FRANCO-POLONAIS**, et nous entendons par là un vrai home abritant tous les intérêts, qui peuvent faciliter le rapprochement intellectuel de la France et de la Pologne. Il nous faut arriver à posséder un immeuble qui contiendrait :

1° L'Association des Amis de la France, avec une salle de lecture, une bibliothèque, un secrétariat, un salon de conversation, une salle de conférences, en un mot ce qui est nécessaire pour rendre la vie intellectuelle plus facile.

2° Une institution humanitaire permettant de loger et d'entretenir à bon compte les jeunes Français qui viendront à l'avenir étudier à notre Université, et les jeunes gouvernantes et institutrices venant se placer en Pologne pendant leur passage à Cracovie.

Il est à supposer que quelques jeunes Français viendront étudier à notre Université, que de jeunes Français des écoles spéciales viendront voir nos ressources minières et forestières, et que le commerce aidant, il se formera à Cracovie une colonie française; son lien avec nous ne peut être que le **Foyer franco-polonais**.

L'institution de la protection de la jeune fille est nécessaire, car il viendra toujours des gouvernantes et institutrices françaises dans notre pays, comme cela est dans nos habitudes. C'est un champ de dévouement et d'abnégation pour nos dames patronnesses, qui ne manqueront pas à ce devoir humanitaire. Du reste, cette Société de la protection de la jeune fille existe; elle possède des statuts, un mobilier. Il suffit de faire revivre ce qu'a détruit la guerre, en s'adaptant aux circonstances présentes.

Sans entrer dans beaucoup de détails, il est évident qu'il faut un effort de grand style pour fonder cette œuvre, et Cracovie est tout indiquée pour accomplir cette belle tâche.

Dans un prochain avenir, par suite de la mission de M. Strowski, UN PROFESSEUR D'ART ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISE viendra à notre Université donner des cours, grâce à la générosité du gouvernement de la République française. Espérons que bientôt L'ÉCOLE DES MINES et L'ÉCOLE DE COMMERCE de Cracovie auront aussi chacune un professeur français dans leur corps enseignant. Nous avons déjà fait certaines démarches, dans ce sens, tant auprès de notre gouvernement qu'auprès du gouvernement français.

La mission militaire française restera, nous le supposons, encore quelques années en fonction pour le bien de notre

armée; c'est un élément de plus, qui permet le contact entre Polonais et Français.

Un problème important reste à résoudre, que je ne ferai, du reste, qu'effleurer. Je veux parler de l'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS DANS LES LYCÉES DE CRACOVIE par des professeurs français, afin de préparer les élèves de notre Université à entendre des cours en langue française, et ensuite de suivre avec fruit les cours des Universités ou des écoles spéciales en France. Cette question, qui a son importance, ne peut être prise en considération que lorsque notre **Foyer franco-polonais** sera en pleine floraison. Pour remplir notre mission, il nous faut absolument arriver à fonder, en attendant, des cours français de littérature, de géographie et d'histoire; cela est demandé tous les jours par nos sociétaires. Nous ne pouvons prendre au sérieux cette importante besogne que lorsque nous serons chez nous, et que l'initiative privée, qui est le privilège des gens intelligents, pourra véritablement prendre son essor.

La question financière est à résoudre. Nous avons la ferme conviction qu'avec de la bonne volonté, les fonds se trouveront. Nous pouvons appeler à nos gouvernements; il se trouvera évidemment de généreux fondateurs qui comprendront la portée de cet effort: les grands industriels, tant Français que Polonais, nous viendront sûrement en aide. En outre, nous comptons sur le concours des **Amis de la Pologne** en France, et, en quelques années, nous aurons établi sur des bases sérieuses, les **Amis de la France** à Cracovie.

Quand nous pensons à la poussée tudesque qui, pendant tant d'années, a assombri notre avenir, nous verrions avec bonheur la pensée française, la vraie culture latine, sans arrière-pensée de domination, ni intellectuelle, ni matérielle, se répandre parmi nous. Nous sommes de ceux qui ont foi dans l'avenir, et nous suivons tout simplement la devise des courageux :

VOULOIR, C'EST POUVOIR

Thadée Stryjenski,

Trésorier des AMIS DE LA FRANCE,

Cracovie, ce 15 mars 1921.

JEUNE FILLE distinguée, excellente musicienne, anglaise, demande situation vacances près jeune fille. Voyagerait étranger. Libre 15 juin. Mlle des Grées du Lou, 21, rue de la Tour, Paris (XVI).

POLONAISE recherche place d'institutrice ou dame de compagnie dans bonne famille française, à la campagne de préférence. Connaît l'allemand, l'italien, l'anglais, la musique. Mlle Blaszczyńska, 6, rue Szymanskięgo, III^e ent. III^e ét., Poznan.

LA POLOGNE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7^e)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques.

Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'*Association France-Pologne* et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger. UN AN, 20 fr.